

Frères et sœurs dissemblables. Un bilan de l'Unité allemande

Thomas Petersen

Traducteur : Isabelle Bourgeois



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rea/4181>

DOI : 10.4000/rea.4181

ISBN : 978-2-8218-0892-8

ISSN : 1965-0787

Éditeur

CIRAC

Édition imprimée

Date de publication : 26 octobre 2010

Pagination : 35-45

ISSN : 1156-8992

Référence électronique

Thomas Petersen, « Frères et sœurs dissemblables. Un bilan de l'Unité allemande », *Regards sur l'économie allemande* [En ligne], 98-99 | octobre 2010, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rea/4181> ; DOI : 10.4000/rea.4181

Frères et sœurs dissemblables. Un bilan de l'Unité allemande

Thomas Petersen

L'Unité politique de l'Allemagne était scellée le 3 octobre 1990. L'union économique, monétaire et sociale s'était effectuée trois mois plus tôt. Depuis, la situation économique et sociale des nouveaux Länder s'est normalisée en ce sens que plus rien ne les distingue des anciens : ils se sont insérés dans le paysage complexe qu'est l'Allemagne, avec sa profonde diversité régionale, y compris culturelle. L'entité RDA n'est plus une réalité que dans une perspective de géographie historique. Mais qu'en est-il de l'union 'nationale' ? Ce « Mur dans les têtes » que les médias évoquent si volontiers résiste-t-il à l'analyse détaillée de l'opinion ? Et que pensent les Allemands de leur pays aujourd'hui, 20 ans après ? L'Institut für Demoskopie d'Allensbach (IfD), qui étudie valeurs et opinion des Allemands de l'ouest depuis 1947, de ceux de l'est depuis 1990, nous livre ici les principales conclusions de ses travaux. (IB)

Thomas Petersen, docteur en sciences de la communication, est chercheur à l'Institut für Demoskopie d'Allensbach. Il enseigne également à l'Université de Mayence et préside la World Association for Public Opinion Research (WAPOR). Dans le quotidien F.A.Z., il publie régulièrement les « Allensbach-Analysen » sur l'état de l'opinion.

L'Unité, un choc émotionnel

Quand, quelques semaines seulement après l'ouverture du Mur le 9 novembre 1989, s'esquissa la possibilité d'une rapide unification des deux Etats allemands, un profond choc émotionnel déferla comme une vague sur une grande partie de l'Europe. A la joie de voir que les citoyens des pays d'Europe centrale et orientale, et donc aussi ceux de la RDA, avaient reconquis leur liberté se mêlait l'inquiétude que puisse naître avec la réunification une nouvelle Allemagne-puissance. On peut affirmer sans craindre d'exagérer que les hommes politiques et les intellectuels européens n'étaient pas les moins affectés par la peur de l'unité allemande

1989

Au vu du fait que, sur l'échelle de grandeur mondiale, l'Allemagne, même unie, n'a pas une taille particulièrement imposante, que sa population ou sa force économique ne sont au fond qu'à peine plus grandes que celles de la France, de l'Italie ou de la Grande-Bretagne voisines, on imagine mal aujourd'hui l'ampleur de la peur que pouvait inspirer l'idée d'une Allemagne dominant l'Europe ; pourtant, elle était bien réelle, et plus encore tenace parce qu'elle se fondait sur le vécu traumatique de la première moitié du XX^e siècle. Helmut Kohl, alors chancelier de la République fédérale, évoque dans ses mémoires l'interrogatoire auquel l'avaient soumis « *presque comme un tribunal* » les chefs de gouvernement européens lors du Sommet de Strasbourg au début décembre 1989. « *A deux reprises, nous avons battu les Allemands* », se serait écriée la première-ministre britannique, Margaret Thatcher, « *et maintenant, ils sont de retour !* ». Quelques années plus tard, dans ses souvenirs, François Mitterrand écrivait : « *Tel fut le grand malheur de ce pays auquel il ne fut pas pardonné de s'être fait craindre sur les champs de bataille* ». Les Allemands allaient-ils renouer avec cette versatilité tant redoutée, et se montrer à nouveau imprévisibles et donc dangereux ?

A l'étranger, peur d'une nouvelle Allemagne-puissance

Les intellectuels allemands aussi ressentait un malaise. Nombre d'entre eux étaient convaincus que les deux Etats allemands n'avaient plus rien qui puisse les réunir. Et quand, alors que s'annonçait la réunification, l'ancien chancelier Willy Brandt avait lancé : « *Enfin se réunit ce qui n'aurait jamais dû être séparé* », l'écrivain Patrick Süskind lui avait rétorqué : « *Qu'est-ce donc qui unit ce*

Intellectuels allemands : scepticisme

qui n'aurait jamais dû être séparé ? Il n'y a rien de commun ! Bien au contraire : il ne se laisse rien concevoir de plus disparate et incompatible que la RDA et la RFA ! Des sociétés différentes, des gouvernements différents, des systèmes économiques différents, des systèmes éducatifs différents, des standards de vie différents, l'appartenance à des blocs différents, une histoire différente, un taux d'alcoolémie au volant lui aussi différent – il n'y a là rien qui puisse se réunir, puisque tout sépare » les deux Allemagne.

Observateurs : constat d'une grande proximité

Helmut Sihler, président du directoire du groupe Henkel, avait fait, quant à lui, une tout autre expérience lorsqu'il s'était rendu pour la première fois en RDA au début de l'été 1990. A son retour, il racontait que ce qui l'avait le plus profondément frappé, c'était de constater à quel point Allemands de l'Est et de l'Ouest étaient semblables, et constituaient réellement *un* peuple. Les Autrichiens par exemple – H. Sihler est lui-même Autrichien – sont totalement différents. Et quand Allemands et Autrichiens se rencontrent, c'est un peu comme la rencontre de deux mondes...

Qui était dans le vrai ? Assurément, on constate aujourd'hui que l'Allemagne réunie ne s'est pas révélée ce colosse menaçant au centre de l'Europe, écartant tout sur son passage, et qu'on redoutait tant à l'époque, même si les craintes d'antan semblent disparaître quelquefois, aujourd'hui encore, ainsi dans les propos de la ministre française des Finances Christine Lagarde en mars de cette année, qui considérait la compétitivité de l'économie exportatrice allemande comme une menace pour ses voisins.

2009.
Aux yeux des Allemands,
l'Unité est un succès

Quand on pose aujourd'hui la question aux Allemands, on recueille plutôt l'impression que, malgré de nombreux problèmes concernant les détails, l'Unité allemande est un succès. A la question : « *Pour vous, la réunification est-elle plutôt une occasion de vous réjouir ou un motif d'inquiétude ?* », posée en novembre 2009 par l'*Institut für Demoskopie d'Allensbach (IfD)* dans le cadre d'un sondage représentatif, 61 % des Allemands de l'ouest et 71 % des Allemands de l'est répondaient que l'Unité allemande est pour eux une occasion de se réjouir ; seule une petite minorité des sondés (18 % à l'ouest et 15 % à l'est) considéraient l'Unité d'abord comme un motif d'inquiétude. Tout aussi positives sont les réponses à une autre question : « *Pensez-vous que l'Allemagne parvient à se réunir ou que l'est et l'ouest seront toujours comme deux Etats distincts ?* ». Les deux tiers (68 %) des Allemands de l'ouest pensaient, toujours en novembre 2009, que l'Allemagne y parvient, et 20 % affirmaient catégoriquement le contraire. A l'est, les sondés se montraient certes un peu moins affirmatifs, mais une majorité (51 %) estimait l'unité comme réussie (contre 31 % de sceptiques).

Les réactions à ces deux sondages sont représentatives pour tant d'autres. Et permettent *a posteriori* de donner raison à Willy Brandt. Les populations des deux Etats se sont rapprochées malgré tout ce qui les distingue dans leur socialisation. A aucun moment, au cours des 20 ans passés, il n'y a eu à redouter un quelconque conflit susceptible de remettre en question le processus de l'unification. Pourtant, durant ces deux décennies, le chemin vers l'unité intérieure de l'Allemagne était semé d'embûches, impliquant des deux côtés d'innombrables et complexes processus d'adaptation psychologique, et il n'est pas encore entièrement parcouru. Les sondages représentatifs qu'effectue l'*Institut für Demoskopie d'Allensbach* pour suivre, dans la continuité, l'évolution de l'opinion en Allemagne de l'ouest depuis 1947, à l'est depuis le printemps 1990, permettent aujourd'hui de retracer les hauts et les bas dans ce complexe processus d'unification des Allemands.

Frères et sœurs

La RDA était une *terra incognita*
pour les sciences sociales

Le printemps 1990 ne fut pas seulement une phase politiquement mouvementée, il fut aussi une période passionnante pour les chercheurs en sciences sociales : pour la première fois depuis un demi-siècle en effet, une partie impor-

tante du pays s'ouvrait à eux. Les dictatures n'étant guère propices à la recherche en matière de sondages, il n'existait – si on excepte les quelques études sur la jeunesse réalisées par le *Zentralinstitut für Jugendforschung* de l'Université de Leipzig, forcément idéologiquement très marquées, bien que cet institut réputé en psychologie sociale ait toujours veillé à préserver dans la mesure du possible sa liberté de recherche – pas d'informations scientifiquement fiables permettant de savoir ce que pensait et ressentait la population de la RDA, quelles valeurs elle partageait ni quels traits de caractère faisaient son identité. De ce fait, deux parties de la population allemande se faisaient face, un peu comme dans une étude de terrain organisée selon toutes les règles de l'art : d'un côté les Allemands de l'ouest, amplement étudiés depuis le début de la RFA, de l'autre, les Allemands de l'est dont on ignorait encore presque tout. Est-ce que du point de vue de leur mentalité, ils ressembleraient à leurs frères et sœurs dans la partie occidentale du pays ?

L'*IfD* abordait ce renouveau avec une effervescence qu'il n'avait plus connue depuis la phase de sa création à la fin des années 1940. Mettre sur pied une infrastructure fonctionnelle pour réaliser des sondages représentatifs fut un défi majeur. Le réseau téléphonique ne fonctionnait pas, et de toute manière, la plupart des foyers n'avaient pas le téléphone. Comment procéder au recrutement des sondeurs ? Les services de la poste n'étaient ni assez fiables ni assez rapides pour assurer sans heurts le retour des questionnaires. Les chercheurs sillonnèrent donc le pays, visitant séjour après séjour où, le plus souvent devant une tasse de café et un morceau de gâteau, ils recrutaient personnellement leurs collaborateurs au cours de la conversation. Un collègue nous raconta plus tard qu'il avait eu plus que son content de gâteau sablé à cette époque... Les questionnaires étaient envoyés en poste restante et régulièrement ramassés dans les bureaux de poste, le tout dans une urgence croissante au fur et à mesure qu'approchait le 18 mars 1990, date des premières et dernières élections libres à la *Volkskammer*, le parlement de la RDA.

Quoi qu'il en soit, le retour fut assuré, et les premières estimations furent prêtes à temps pour les élections parlementaires de mars ; elles laissaient déjà entrevoir la victoire des partis de l'Alliance pour l'Allemagne (*Allianz für Deutschland*) menée par les chrétiens-démocrates et favorable à l'unification. Mais bien plus passionnantes sous un angle scientifique étaient les données recueillies sur la mentalité d'une population est-allemande qu'il avait ainsi été possible pour la première fois de sonder intimement.

A de nombreux égards, les Allemands de l'Est se distinguaient de ceux de l'Ouest. Il y avait d'abord les signes externes comme les goûts vestimentaires, mais aussi, plus fondamentalement, les aspects relatifs au système de valeurs. A leur stupéfaction, les chercheurs de l'*IfD* constatèrent que les approches des citoyens de la RDA en matière d'éthique du travail et d'importance accordée aux loisirs ou encore de relation inter-générationnelle ressemblaient à celles des Allemands de l'ouest dans les années 1950. La mutation des valeurs qui s'était discrètement amorcée à l'ouest dans les années 1950 et qui avait été intensément étudiée et discutée ensuite depuis le milieu des années 1970 avait visiblement épargné la RDA.

Et pourtant, l'étude de ces premières données sur la RDA dégagait une impression de familiarité. Malgré toutes les différences constatées dans le détail, Allemands de l'Est et de l'Ouest se révélaient étonnamment proches. Elisabeth Noelle-Neumann, la pionnière allemande des recherches sur les sondages, qui avait fondé l'*IfD* et le dirigeait à cette époque, évoquait dans sa conférence initiale sur « *La première d'une comparaison démographique* » un saisissant « *air de famille* » des Allemands de l'Est et de l'Ouest, décelable par exemple dans leurs réponses à la question de savoir ce qui compte dans la vie et ce qu'on a envie d'atteindre, mais aussi dans la hiérarchie de leurs centres d'intérêt durant leurs loisirs. Ce qui frappait surtout, c'est que, malgré leur socialisation dans des systèmes antagoniques, Allemands de l'Est et de l'Ouest se distinguaient à

Un défi pour les sondeurs de l'*IfD*

**1990.
Première 'germanoscopie' à l'est**

**Des valeurs semblables à
celles des années 1950 à l'ouest**

**Et pourtant,
un saisissant « *air de famille* »**

maints égards des autres peuples européens. Cela ressortait avec une netteté particulière de l'échelle « *Affect Balance Scale* » souvent utilisée dans les études internationales, et qu'avait développée le psychologue et spécialiste des sondages américain Norman Bradburn. On présente aux personnes interrogées des émotions positives et négatives en leur demandant si elles les ont ressenties une fois ces derniers temps. Or il est apparu que les Allemands de l'Est et de l'Ouest affirmaient nettement plus souvent que les autres avoir ressenti de telles émotions dans la période précédant l'entretien. Cela valait pareillement pour les émotions négatives et positives. L'amplitude de cette fluctuation entre les deux extrêmes qu'avaient déjà remarquée au XIX^e siècle chez les Allemands des observateurs aussi divers que Madame de Staël, Heinrich Heine ou Friedrich Nietzsche, trouvait là sa confirmation en sciences sociales. C'est donc sur une base scientifique que se fondait Elisabeth Noelle-Neumann quand elle constatait l'existence d'un caractère national commun, et donc d'une situation favorable pour que se réunissent les deux parties du pays.

Les « paysages fleuris », un rêve

Dès 1990, le focus sur l'harmonisation des conditions de vie...

Or à peine la chute du Mur et les élections libres en RDA avaient-elles ouvert la perspective d'une union étatique de l'Allemagne, à peine l'exultation face à la liberté retrouvée des citoyens est-allemands s'était-elle tarie, que le débat public sur l'unité allemande prit une tournure qui se révéla dans les années suivantes une lourde hypothèque pour le processus d'unification. Au lieu de placer au centre de l'attention les principes d'une société fondée sur la liberté, les médias se focalisèrent essentiellement sur les questions économiques et, ce faisant, sur l'objectif de hisser le plus vite possible les conditions de vie matérielles de la population est-allemande au niveau ouest-allemand. C'est le chancelier Helmut Kohl lui-même qui avait involontairement mis cette approche à l'ordre du jour par une formule devenue célèbre. Au cours d'une allocution télévisée sur une chaîne de la RDA, tenue le 1^{er} juillet 1990 à l'occasion de l'introduction du Deutsche mark, il avait dit : « *En conjugant nos efforts, nous réussirons bientôt à refaire des Länder de Mecklembourg-Poméranie occidentale et de Saxe-Anhalt, du Brandebourg, de la Saxe et de la Thuringe, des paysages fleuris où il fera bon vivre et travailler* ». Un peu plus tard, dans ses discours de campagne électorale, il força encore un peu le trait, soulignant sa conviction qu'émergeraient dans les nouveaux Länder des « *paysages fleuris* » d'ici quelques années seulement.

... relègue à l'arrière-plan la conquête de la liberté. Dans les médias...

Par la suite, la question du rôle primordial revenant à la liberté pour reconstruire la société, celle de la responsabilité qu'implique dans l'action cette liberté recouvrée, furent reléguées à l'arrière-plan des préoccupations médiatiques. Les pages de l'influent hebdomadaire *Der Spiegel* en fournissent un bon exemple. Entre juin 1990 et septembre 1995, donc pendant les cinq années suivant l'Unité, le magazine a consacré douze dossiers en couverture au thème de l'Unité. Huit d'entre eux concernaient principalement les aspects financiers, et les quatre autres avaient pour sujet les conflits présumés entre Allemands de l'ouest et de l'est, un thème sur lequel nous reviendrons. A aucun moment durant cette période, *Der Spiegel* n'a estimé digne d'un dossier en couverture le thème de la liberté.

... comme dans les sciences sociales

Pour les sciences sociales non plus, la liberté n'était guère un thème. Quand on étudie les numéros parus de 1991 à 2001 de la *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, la revue sociologique de référence en Allemagne, on s'aperçoit qu'ont été publiés sur cette décennie 22 articles dont le titre contenait les mots « *égalité* » et « *inégalité* » et dont le propos était d'étudier comment promouvoir l'égalité des conditions de vie des Allemands et d'analyser les raisons éventuelles s'opposant à plus d'égalité. Si on ajoute à cela les articles qui, bien que leur titre n'évoque pas explicitement l'égalité, sont consacrés aux causes socio-structurelles de l'inégalité, on parvient à un total de 39 articles.

Durant la même période - rien moins que la première décennie après la chute de la dictature en RDA – le nombre d'articles publiés dans la *Kölner Zeitschrift* sur le thème de la liberté au sens large était de... 4.

Voilà donc le contexte dans lequel la formule des « paysages fleuris » occupait l'espace public ; et dans ce climat, à chaque fois qu'on constatait un recul dans l'évolution de l'économie est-allemande, à chaque fois qu'on enregistrait dans les nouveaux Länder une hausse du chômage, inévitable dans le cadre des nécessaires mutations structurelles, à la moindre donnée révélant la persistance de disparités de revenus entre l'est et l'ouest, ces informations étaient invariablement assorties de ce commentaire : mais où donc étaient passés ces « paysages fleuris » promis par le chancelier ?!

Pourtant, la réalité objective avait de quoi impressionner : en l'espace de peu d'années, la population est-allemande avait atteint un niveau de prospérité impensable du temps de la RDA. Les données de l'*Allensbacher Markt- und Werbeträger-Analyse*, une vaste étude de marché et de supports publicitaires qui comprend une multitude de données sur la consommation, sont parlantes : de 1991 à 1996, le revenu net disponible des habitants de l'ex-RDA avait augmenté de près de 50 %, une hausse nettement supérieure à celle de la productivité des nouveaux Länder [voir dans ce numéro l'analyse de K. Brenke ; IB]. L'équipement des ménages en biens de consommation courante avait atteint en quelques années seulement le niveau ouest-allemand, et à la fin de la décennie, le parc automobile était plus moderne à l'est qu'à l'ouest.

A posteriori, et tout bien considéré, la notion de « paysages fleuris » ne semble pas totalement injustifiée pour décrire la situation à partir du milieu des années 1990 en comparaison de celle de l'époque de la chute du Mur. Mais les grands espoirs attachés à ce slogan ne pouvaient que plonger les Allemands de l'est dans la déception à une époque où l'égalité sociale était l'aune exclusive à laquelle se mesurait le progrès économique. Et quand, en juillet 1998, l'*IfD* avait demandé : « Y a-t-il aujourd'hui en Allemagne de l'est des paysages fleuris ou n'est-ce pas le cas ? », seuls 27 % des Allemands de l'est avaient répondu que le rêve des « paysages fleuris » était devenu réalité ; pour 54 %, ceux-ci n'existaient pas.

En toute logique se diffusait donc dans la population allemande l'impression que la reconstruction économique des nouveaux Länder était en train d'échouer. A la question : « Quand vous pensez à l'évolution de l'Allemagne de l'est, diriez-vous que, globalement, elle va dans le bon sens, ou diriez-vous plutôt qu'il faudrait s'y prendre tout à fait autrement ? », seuls 25% des Allemands de l'est répondaient en septembre 1994 qu'à leur avis, l'évolution était positive. Une majorité relative de 46 % pensait qu'il « faut s'y prendre tout à fait autrement ».

Dans un tel contexte, la population perdit confiance dans le système économique. De 1991 à 1995, la part des Allemands de l'est affirmant avoir une « bonne opinion » de l'économie de marché tomba de 77 % à 37 %. En lieu et place se diffusèrent des conceptions floues sur une « troisième voie » entre socialisme et économie de marché. Dès 1993, une majorité relative de 46 % des Allemands de l'est approuvait l'assertion : « Lors de la réunification a été gâchée la chance de créer une nouvelle forme d'Etat établie à la fois sur l'économie de marché, l'humanité et le socialisme ». Seuls 33 % des sondés la rejetaient franchement, expliquant qu'ils étaient heureux de voir que le système économique et social de la République fédérale s'était imposé. Jusqu'à aujourd'hui se maintient dans la population allemande – et de plus en plus à l'ouest également - l'idée que l'économie de marché signifie au fond froideur humaine.

A posteriori, on s'aperçoit qu'une des plus graves erreurs commises dans les années qui ont immédiatement suivi l'Unité a été de ne pas entreprendre d'efforts suffisamment sérieux pour expliquer le mode de fonctionnement de l'économie et promouvoir les principes fondateurs de l'économie sociale de marché. L'hypothèse (ou croyance) selon laquelle les avantages d'un système écono-

« Paysages fleuris » ?

Au plan objectif, un train de vie identique en quelques années seulement

Mais la focalisation sur l'égalité brouille la perception des progrès

Et elle nourrit le rêve perdu d'une « troisième voie »

On avait sous-estimé le pouvoir séducteur de l'idéologie de la RDA

mique libéral - c'est-à-dire fondé sur le principe de la liberté avec pour corollaire la responsabilité -, s'imposent d'eux-mêmes et sont donc à l'évidence partagés, ne s'est pas vérifiée. Elle sous-estimait en effet la force déployée par la vision du monde forgée dans un système de société socialiste – et aussi le pouvoir de séduction déployé par les arguments de ses apôtres.

Le « Mur dans les têtes »

Milieu des années 1990 :
engouement médiatique
pour le conflictuel

S'il est au cours des vingt dernières années une phase qu'on peut qualifier de crise dans le processus de réunification est-ouest, c'est bien celle du milieu des années 1990. Outre la question de savoir où étaient passés ces « paysages fleuris », c'est également la métaphore du « Mur dans les têtes » qui prédominait à l'époque. Peut-être ce slogan doit-il sa popularité aussi au fait qu'il répondait, par son caractère conflictuel et négatif, aux lois inhérentes à l'information (n'est considéré comme digne d'être relaté qu'un événement sortant de l'ordinaire) et que de ce fait il avait une attractivité indéniable aux yeux des journalistes (voir dans ce numéro la contribution de U. Kammann).

Et l'opinion perçoit
surtout des différences

Or si l'image du « Mur dans les têtes » traduit une réalité, c'est celle-ci : une fois retombée l'euphorie en réaction immédiate au bonheur inespéré de l'Unité, force fut de reconnaître que quarante ans de vie dans des systèmes séparés et une socialisation différente des Allemands de l'est et de l'ouest n'avaient pas été sans laisser de traces. Dans de nombreux domaines se révélaient, malgré la « proximité familiale » évoquée plus haut, des visions du monde différentes qui menèrent à des problèmes de communication entre les deux parties de la population. A la question de l'*IfD* : « Si vous comparez maintenant les Allemands de l'est du pays avec ceux de l'ouest, à votre avis, est-ce que ce sont les différences ou les points communs qui dominent ? », 49 % de tous les Allemands répondirent en octobre 1994 que c'étaient les différences qui dominaient. A l'ouest, le taux était de 47 %, à l'est de 55 %. Seulement 34 % (35 % à l'ouest et 29 % à l'est) affirmèrent que c'étaient les points communs.

« Ossis » contre « Wessis »...

On vit à cette époque émerger des clichés peu sympathiques désignant les Allemands de part et d'autre de l'ancienne frontière, opposant les « Wessis » (Allemands de l'ouest) et les « Ossis » (Allemands de l'est). De 1991 à 1994, la part des Allemands de l'est considérant comme « aimables » ceux de l'ouest tomba de 55 % à 37 % ; de même, le taux de réponses pour le qualificatif « travailleurs » passa de 53 % à 36 % et de 45 % à 32 % pour « intelligents ». Les traits négatifs qu'ils leur prêtaient se maintenaient pendant ce temps : 81 % des Allemands de l'est pensaient en 1991 des Allemands de l'ouest que « seul l'argent les intéresse » ; en 1994, ils étaient 82 %. Quant à la caractéristique de « bureaucratique », elle vit le taux de réponse progresser de 62 % à 67 %.

... et autres noms d'oiseaux

Bien qu'un peu moins marquée, la tendance au dénigrement de l'autre n'en était toutefois pas moins nette à l'ouest. Pour désigner les Allemands de l'ouest, ceux de l'est avaient forgé l'expression « Besserwessis », jeu de mots intraduisible réunissant si habilement « Allemands de l'ouest » (*Westdeutsche*) et « présomption » (littéralement : « tout savoir mieux que les autres » : *Besserwisserei*) qu'en jaillit une connotation d'arrogance morale. En réplique, les Allemands de l'ouest qu'inquiétait de plus en plus le coût gigantesque de la reconstruction de l'économie dans les nouveaux Länder et qui voyaient dans ce qualificatif un signe d'ingratitude, forgèrent une formule certes moins réussie au plan linguistique mais tout aussi caricaturale pour désigner ceux de l'est : « Jammer-Ossis » (« les Allemands de l'est qui ne cessent de se lamenter »).

Mais il n'y a pas de conflits
dans la réalité quotidienne

L'image du « Mur dans les têtes » était toutefois foncièrement erronée en ce qu'elle laissait entendre qu'Allemands de l'ouest et de l'est se seraient opposés dans un conflit sérieux, voire profond, et qu'ils seraient allés jusqu'à remettre en question la réunification. Or ce ne fut jamais le cas. Les stéréotypes du « Besserwessi » et du « Jammer-Ossi » se trouvaient vite dénués de sens quand Allemands de l'est et de l'ouest se rencontraient. En août 1995, l'*IfD* avait de-

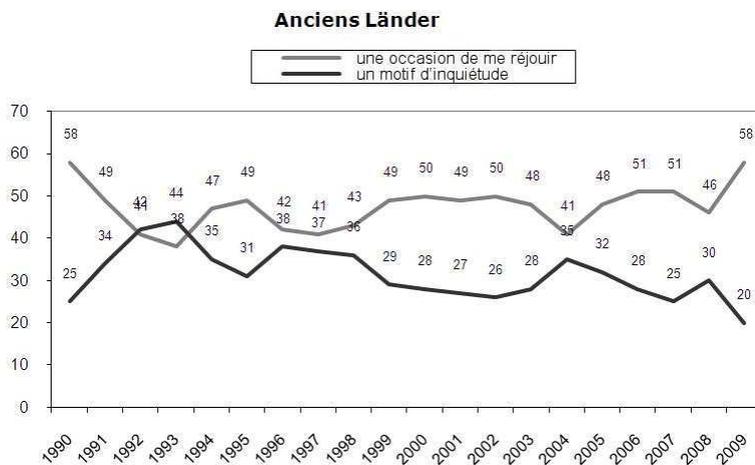
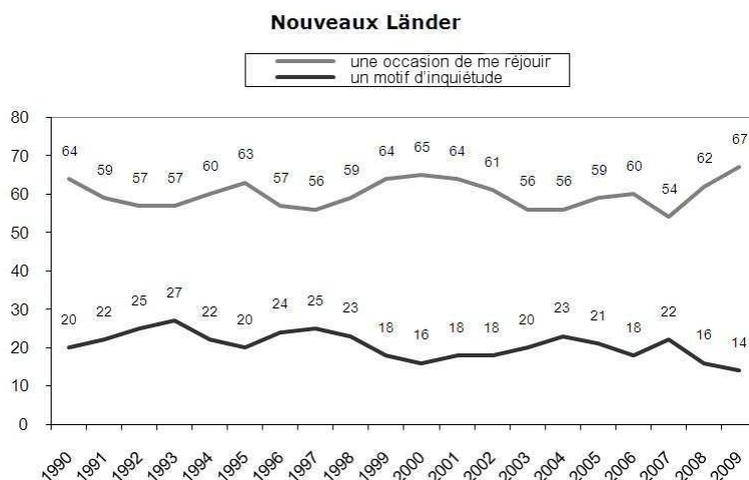
mandé à des Allemands de l'est qui avaient été en contact avec des Allemands de l'ouest au cours des douze derniers mois : « Aviez-vous alors l'impression que c'étaient des 'Besserwessis' ou n'aviez-vous pas cette impression ? ». Une claire majorité de 57 % avait répondu que les Allemands de l'ouest rencontrés n'étaient pas des « Besserwessis ». Un petit tiers seulement trouvait ce qualificatif approprié. En face, 22 % seulement des Allemands de l'ouest ayant été en contact avec des Allemands de l'est avaient dit de ces derniers qu'ils étaient des « Jammer-Ossis » ; 69 % n'avaient pas cette impression.

Plus fondamentalement, ces problèmes de communication assurément inévitables après 40 ans de séparation n'ont jamais, et d'aucune manière, laissé planer en Allemagne le moindre doute sur l'Unité. Et tout particulièrement dans les nouveaux Länder - malgré leur déception sur certains détails du processus, malgré leur distance par rapport à nombre de valeurs et par rapport au système économique de l'ouest -, jamais les Allemands de l'est ne sont parvenus, ne serait-ce qu'en germe, à l'idée d'un retour en arrière. A la question : « Pour vous, la réunification est-elle plutôt une occasion de vous réjouir ou un motif d'inquiétude ? », les Allemands de l'est ont toujours été une large majorité à répondre « une occasion de se réjouir » - et ce, même durant la phase la plus difficile au milieu des années 1990. Ce sont plutôt les Allemands de l'ouest qui, face à l'effort financier qu'exigeait d'eux l'Unité, ont fait part à certains moments de leur inquiétude ; mais il faut se garder de confondre inquiétude et rejet de l'Unité.

Jamais, en 20 ans, les Allemands n'ont regretté l'Unité

Réunification, une joie parfois ternie à l'ouest, jamais à l'est

« Pour vous, la réunification est-elle plutôt une occasion de vous réjouir ou un motif d'inquiétude ? »



Source : Allensbacher Archiv, sondages de l'IfD. Réponses en %, moyennes annuelles.

Pas de « *Mur dans les têtes* »,
mais des problèmes d'adaptation

Jamais non plus, les Allemands n'ont sérieusement douté que le processus de l'unification serait couronné de succès. A la question déjà évoquée plus haut : « *Pensez-vous que l'Allemagne parvient à se réunir ou que l'est et l'ouest seront toujours comme deux Etats distincts ?* », une large majorité répond depuis le début, et avec une remarquable constance au fil des deux décennies écoulées : « *la réunification sera un succès* ». On voit bien là que ce « *Mur dans les têtes* » si souvent évoqué n'a jamais traduit, quant au fond, un conflit de société insurmontable ; il était seulement l'expression de problèmes d'adaptation. Après avoir été séparés pendant des décennies, il fallait que les Allemands, des deux côtés, parviennent à se retrouver dans la vie quotidienne.

Un travail de mémoire déficitaire

Lorsque l'Institut d'Allensbach entreprit d'étudier les chemins que prenait le rapprochement progressif des Allemands de l'est et de l'ouest, il découvrit un phénomène inattendu. A l'origine de la découverte se trouvaient les réponses à une question qui avait été développée pour mesurer l'ampleur des bouleversements ressentis par les citoyens dans les nouveaux Länder. Le changement radical du système politique et social, les profondes modifications dans la vie quotidienne, l'implosion des structures administratives de la RDA, toutes ces transformations ne pouvaient pas ne pas avoir eu de conséquences. En 1992 fut donc formulée une question résumant à gros traits ces bouleversements : « *Récemment nous est parvenue une lettre où on pouvait lire : 'Après tous les événements, révolutions, changements, etc. de ces dernières années, je suis bien forcé de dire que je ne comprends plus rien au monde'. Qu'en est-il de vous, ressentez-vous la même chose ou n'est-ce pas le cas ?* »

En 1992, ce sont
les Allemands de l'ouest
qui avouent « *ne plus rien
comprendre au monde* »

A la lecture des réponses, les chercheurs constatèrent à leur grande stupéfaction que c'étaient bien moins les Allemands de l'est que ceux de l'ouest que les mutations des années écoulées avaient plongé dans une profonde incertitude : à l'ouest, 46 % des sondés disaient ne plus rien comprendre au monde ; 42 % seulement à l'est. Dans les nouveaux Länder, une majorité relative de 44 % des sondés affirmait que ce n'était pas le cas pour eux, mais seulement 36 % à l'ouest. Comment cela pouvait-il s'expliquer ?

Deux visions de l'Histoire...

L'hypothèse la plus plausible est que, parce qu'elle repose sur l'ouverture et la transparence du débat politique comme sur un travail de mémoire douloureux et conflictuel sur le III^e Reich, la société ouest-allemande avait développé une culture du doute de soi – une tradition intellectuelle et morale qui considérait comme logique et normal de remettre en question en permanence les positions acquises. A l'opposé, était propagée dans la population de RDA une vision simple et lumineuse de son identité, ne laissant pas de place au doute ni à la remise en question.

... et de l'identité nationale

Les deux lectures de l'Histoire qu'avaient les Allemands de l'ouest et de l'est durant les premières années après l'Unité donnent une illustration de ces différences. En août 1992, l'*IfD* demanda : « *Y a-t-il dans notre histoire quelque chose qui nous distingue particulièrement des autres pays, j'entends par là quelque chose qu'on puisse réellement qualifier d'histoire 'allemande' ?* ». 59 % des Allemands de l'ouest et 60 % des Allemands de l'est répondirent par l'affirmative. On posa alors à ceux-ci la question suivante : « *Qu'est-ce qui fait, selon vous, que notre histoire est particulière, qui nous distingue de l'histoire des autres pays ?* ». Dans leurs réponses, 52 % des Allemands de l'ouest désignèrent sans équivoque le III^e Reich et les crimes des national-socialistes, mais seulement 11 % des Allemands de l'est. Alors que depuis des décennies, débattre de la culpabilité allemande faisait partie intrinsèque du débat public ouest-allemand, que la société ouest-allemande assumait la responsabilité qui lui incombait dans les crimes nazis et qu'elle se livrait au travail de mémoire, en RDA, la raison d'Etat mettait tout en œuvre pour décharger ses citoyens de ce fardeau. Toute dictature cherche, pour consolider son emprise, à propager de

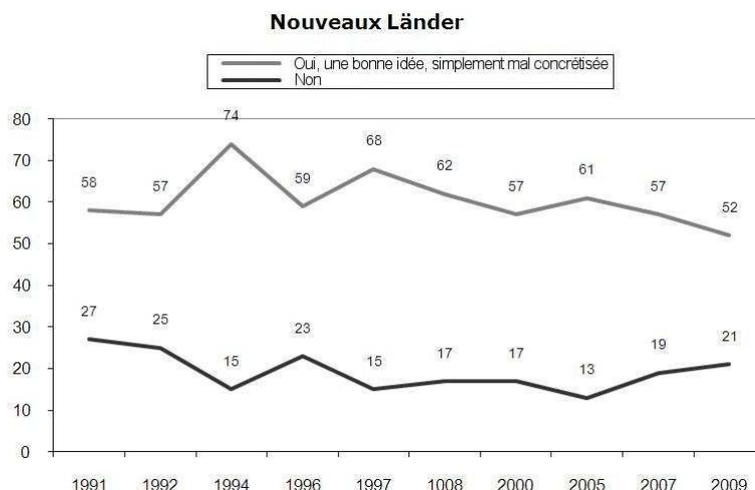
son pouvoir comme de la société dans son ensemble une image globalement positive, dénuée de toute contradiction. Ceci afin d'ancrer profondément l'idée d'une indissoluble unité entre le peuple et ses dirigeants. C'est ainsi que la RDA s'entendait comme la « *bonne Allemagne* », une Allemagne que plus rien ne liait au III^e Reich et à ses crimes. Le texte de l'hymne national de la RDA, qui commence ainsi, prend là toute sa valeur symbolique : « *Ressuscitée des ruines...* ». La RDA était un total recommencement. La RDA n'avait pas seulement un Etat meilleur que celui de l'Ouest, mais aussi des citoyens meilleurs, d'un « genre nouveau »... Dans un tel environnement, refermé sur lui-même, et ne laissant en apparence aucune place au doute, les citoyens de la RDA ne pouvaient que développer une autre vision d'eux-mêmes que les citoyens de la République fédérale.

Quelle qu'en soit la raison, au cours des années suivantes, il fallut constater que, contrairement à ce qu'on pensait au début, ce n'étaient pas les Allemands de l'est qui s'étaient rapprochés de ceux de l'ouest sur la plupart des aspects de leur vision du monde, mais que dans nombre de domaines importants, c'étaient à l'inverse les Allemands de l'ouest qui s'étaient mis à partager celle des Allemands de l'est et leur conscience d'eux-mêmes. Cela est particulièrement net quand on considère les diverses approches de la vision d'une société socialiste. A la question : « *A votre avis, le socialisme est-il une bonne idée, simplement mal concrétisée ?* », les Allemands de l'est répondent très majoritairement par l'affirmative, sans discontinuer, depuis le début des années 1990. La plupart d'entre eux ne remettent pas en question le principe selon lequel le socialisme serait une bonne chose. Il est vrai que ce présupposé n'a jamais sérieusement fait l'objet de débats dans l'espace public. Dès lors, même aujourd'hui, l'idée que c'est la vision du monde inhérente au socialisme qui aurait pu être la véritable cause de la situation catastrophique de la RDA, et non pas sa mise en œuvre, n'effleure guère les esprits. Que la notion de collectif, principe fondateur du socialisme, puisse ne pas rendre justice à la nature humaine, que la conviction de pouvoir piloter jusque dans le détail la vie économique comme celle de la société pourrait relever de la présomption – aucune de ces questions n'a jamais vraiment été posée. Les fondements sur lesquels reposait la vision du monde propagée en RDA n'ont pas été ébranlés ; ils n'ont aussi jamais sérieusement été remis en question dans le débat public après l'Unité.

Les Allemands de l'est ont gardé une vision positive du socialisme

Le socialisme, une bonne idée, simplement mal mise en pratique ?

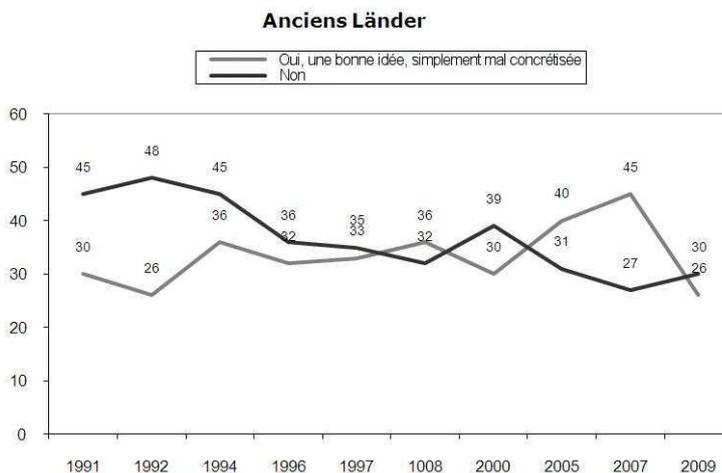
« *A votre avis, le socialisme est-il une bonne idée, simplement mal concrétisée ?* »



A l'inverse, les Allemands de l'ouest, dont la plupart a grandi dans une démocratie et une économie de marché, avaient intégré une autre vision du monde.

Leur approche s'est propagée à l'ouest

Ainsi, au début des années 1990, une large majorité d'entre eux réfutait la thèse selon laquelle le socialiste était une bonne idée, mais mal mise en application. Mais ensuite, leur position se rapprocha de plus en plus de celle des Allemands de l'est jusqu'à ce que, finalement, en 2007, une large majorité relative de 45 % partage cette thèse. Ce n'est qu'à la fin de l'année dernière – probablement sous l'influence d'un intérêt médiatique prononcé dans le cadre de la célébration du 20^e anniversaire de la chute du Mur – que cette tendance s'est à nouveau inversée.



Idéalisation de la RDA par les Allemands de l'est

Plus généralement, il semblerait que la commémoration des événements d'il y a 20 ans ait amené les Allemands à réfléchir un peu plus à la notion de liberté et à ses implications. On n'en constate pas moins l'existence d'un flagrant déficit dans le travail de mémoire sur la deuxième dictature qu'a connue l'Allemagne. Il se manifeste par exemple dans une idéalisation de la RDA qui dépasse de loin en ampleur la compréhensible nostalgie (même sous la forme du néologisme et autre jeu de mots qu'est l'« *Ostalgie* ») qu'on ressent souvent en se souvenant du temps passé. Il se manifeste aussi dans les réponses aux questions portant sur le principe d'un Etat de droit comme la suivante, qui avait été posée en novembre 2009 et dans laquelle s'affrontaient deux positions. La première était : « *Bien sûr, tout n'était pas rose en RDA. Mais tant qu'on respectait les règles, la vie y était agréable. A mon sens, la RDA n'était pas régie par l'arbitraire* ». La seconde, à l'opposé : « *Bien sûr, certains se sentaient bien en RDA. Mais cela ne change rien au fait que la RDA était une dictature et que personne n'était à l'abri d'abus de pouvoir arbitraires de la part de l'Etat* ». 82 % des sondés ouest-allemands approuvaient la seconde assertion, et seulement 6 % la première. Quant aux Allemands de l'est, ils étaient 49 % à dire qu'il n'y avait pas d'arbitraire en RDA, seuls 35 % n'étaient pas de cet avis.

A l'est, les jeunes ne savent pas si la RDA était un Etat de droit ou non

A peine moins tranchées étaient les réponses à la question : « *Diriez-vous de la RDA qu'elle était un Etat de droit ou ne le diriez-vous pas ?* ». 76 % des Allemands de l'ouest, mais seulement 40 % des Allemands de l'est dirent que la RDA n'était pas un Etat de droit. Respectivement 14 % et 13 % des sondés affirmèrent expressément qu'elle était un Etat de droit. Quant aux sans opinion, ils étaient 10 % à l'ouest et une majorité relative de 47 % à l'est. Le plus instructif est la réponse de la jeune génération en Allemagne de l'est : 62 % des moins de 30 ans avouaient ne pas savoir si la RDA était un Etat de droit ou non.

Le travail de mémoire sur la RDA reste à faire

Cet exemple confirme un constat récurrent des recherches sur la démocratie : on présuppose souvent que les avantages de la démocratie et de la liberté sont si évidents qu'il est inutile de les expliquer aux gens, de faire leur instruction. Mais ce présupposé est tout aussi erroné que celui selon lequel l'économie de marché s'imposerait d'elle-même. Rendre compréhensible à un large public la différence fondamentale entre Etat de droit et arbitraire devrait être la mission

centrale de l'instruction civique et citoyenne, faute de quoi les citoyens manquent de repères. Or face aux réponses des sondés, il n'est assurément pas exagéré de penser que les efforts entrepris ces dernières années n'ont guère été couronnés de succès. Il est essentiel que le monde politique comme les médias abordent aujourd'hui ces questions avec plus de résolution que par le passé.

Il sera fort intéressant de mesurer l'importance qui sera accordée à ce thème à la suite des cérémonies de commémoration de l'Unité. Mais il n'est pas certain qu'un regain d'intérêt recueille l'adhésion de la population, comme le révèlent les réponses à la question suivante, posée en novembre 2009 : « *L'autre jour, quelqu'un nous disait : 'Il faut tirer un trait sur le passé de la RDA'. Etes-vous aussi de cet avis ou non ?* ». A l'est comme à l'ouest, 51 % des personnes interrogées avaient répondu « *je suis de cet avis* ». Pourtant, à considérer les autres réponses évoquées ci-dessus, on ne peut se départir de l'impression que ce travail de mémoire qui lasse déjà tant d'Allemands n'a en réalité même pas encore réellement commencé.

MAIS TOUTES CES QUESTIONS NE CHANGENT RIEN AU FAIT QUE les Allemands, aujourd'hui, présentent à maints égards un équilibre identitaire et une sérénité face à leur situation tels qu'ils ne les avaient pas connus depuis de nombreuses décennies, et peut-être même des siècles. Cela vaut également pour les problèmes liés à la réunification qui, voici seulement une décennie, semblaient remettre en question le succès du 'projet' Unité allemande. Nombre d'entre eux ne sont toujours pas définitivement résolus. Dans les nouveaux Länder, le chômage est toujours nettement plus élevé qu'à l'ouest, le niveau de vie inférieur. De nombreuses divergences persistent entre Allemands de l'est et de l'ouest dans leur vision du monde, de même que des problèmes de communication. Mais dans la vie quotidienne, le « *Mur dans les têtes* », s'il a jamais existé, appartient aujourd'hui au passé ; les Allemands se sont lassés des différends est-ouest.

Une question posée par l'*IfD* en novembre 2009 était formulée ainsi : « *L'autre jour, quelqu'un nous a dit : '20 ans après la réunification, plus rien ne justifie de se focaliser sans arrêt sur les différences entre l'Allemagne de l'est et de l'ouest. Bien sûr, il y a des problèmes, mais dans l'ensemble, les choses sont bien comme elles sont aujourd'hui'. Est-ce aussi votre avis ou pas ?* ». 69 % de tous les Allemands, 72 % à l'ouest et 57 % à l'est, répondaient « *c'est mon avis aussi* ». Se pourrait-il que, pour la première fois depuis des siècles, les Allemands soient en train de devenir un peuple emplis de sérénité car confiant en lui-même ? Si la réponse est oui, alors toutes les craintes de le voir renouer avec son imprévisibilité passée s'avèrent dénuées de tout fondement. Longtemps encore, Allemands de l'est et de l'ouest resteront dissemblables ; mais ils sont frères et sœurs. Et comme souvent dans une fratrie, s'ils se crêpent parfois le chignon, ils n'en oublient pourtant jamais qu'ils sont unis par le destin.

Indications bibliographiques

- KOHL H., *Erinnerungen 1982-1990*, Munich, 2005
- MITTERRAND F., *De l'Allemagne, de la France*, Paris, 1996
- NOELLE-NEUMANN E., « *Première eines demoskopischen Vergleichs zwischen Ost- und Westdeutschland. Auf welche Unterschiede man sich einstellen muss* », conférence tenue le 29-09-1990 à Francfort/Main et à Düsseldorf, le 21-09-1990 à Berlin, archives de l'Institut für Demoskopie d'Allensbach
- NOELLE-NEUMANN E., « *Demoskopische Befunde werden Realität* », in NOELLE-NEUMANN E., KÖCHER R. (eds), *Allensbacher Jahrbuch der Demoskopie 1984-1992*, Munich et Allensbach, 1993
- PETERSEN T., MAYER T., *Der Wert der Freiheit. Deutschland vor einem neuen Wertewandel ?* Fribourg, 2005
- PETERSEN T., « *Une nouvelle identité allemande ?* », *Regards sur l'économie allemande*, n°91, mai 2009
- SÜSKIND P., « *Deutschland, eine Midlife-Crisis* », *Der Spiegel*, n°38, 17-09-1990.



Isabelle Bourgeois, René Lasserre

**LA RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE
D'ALLEMAGNE**

Chronique politique,
économique et sociale

1949 – 2009

Travaux et Documents du CIRAC
Août 2009

ISBN : 978-2-905518-37-8
128 p., 25 €



Cette **chronique illustrée** (quelque **145 photos, cartes et graphiques**), publiée **en quadrichromie** à l'occasion du 60^e anniversaire de la création de la République fédérale, retrace les principaux événements qui ont marqué l'évolution de l'Allemagne depuis le 20 juin 1948 jusqu'au 30 juin 2009.

L'Allemagne ayant été longtemps divisée, cette chronique de la RFA inclut donc aussi les principales étapes de la RDA. Deux grands enjeux ont marqué les décennies suivantes : la menée à bien de l'unification et, plus encore, les avancées du projet européen. Mais cette Allemagne qui nous est contemporaine ne se résume pas à sa vie politique, ses performances économiques ou la générosité de son modèle social. C'est une Allemagne nouvelle, démocratique, prospère et pacifique qui s'est construite au fil des 60 années écoulées, fruit d'un patient effort collectif – une société proche de la nôtre, aux prises avec les mêmes défis. Et quoi de plus parlant que photos ou affiches pour montrer nos voisins à l'œuvre, et illustrer les grands moments de leur histoire ?

INTRODUCTION

CHAPITRE 1 :
RECONSTRUCTION ET RENOUVEAU 1948 – 1965

CHAPITRE 2 :
TRANSITION RÉFORMATRICE ET ALTERNANCE 1966 – 1972

CHAPITRE 3 :
DE WILLY BRANDT À HELMUT SCHMIDT : ENTRE RÉFORME ET GESTION DE CRISES 1973 – 1980

CHAPITRE 4 :
DU TOURNANT LIBÉRAL AU RÉAJUSTEMENT STRUCTUREL 1981 – 1988

CHAPITRE 5 :
DE L'UNIFICATION DE L'ALLEMAGNE À L'UNION EUROPÉENNE 1989 – 1992

CHAPITRE 6 :
L'ALLEMAGNE UNIE ENTRE INTÉGRATION EUROPÉENNE ET GLOBALISATION 1993 – 1996

CHAPITRE 7 :
DE LA PARALYSIE RÉFORMATRICE AU RÉFORMISME SOCIAL-ÉCOLOGIQUE 1997 – 2002

CHAPITRE 8 :
LE TOURNANT DE L'AGENDA 2010 : CAP TARDIF VERS LES RÉFORMES STRUCTURELLES 2003 – 2005

CHAPITRE 9 :
GRANDE COALITION POUR RESTAURER L'ÉQUILIBRE ET LA CROISSANCE 2005 – 2007

CHAPITRE 10 :
L'ALLEMAGNE À NOUVEAU CONFRONTÉE À LA CRISE 2008 – 2009